

Mémoire et identité: comment les sociétés construisent et administrent leur passé? Commentaire introductoire

CHANTAL KESTELOOT

Université Libre de Bruxelles, Belgique

Les communications présentées nous plongent dans une approche plurielle des phénomènes que ce soit par référence à un passé proche ou lointain, à travers l'étude de cas particuliers voire dans une réflexion globale sur les phénomènes porteurs d'identité pour un groupe, une région, une nation. Dans les deux dimensions énoncées dans le titre, mémoire et identité, il y a un absent de taille: l'histoire. Celle-ci est pourtant belle et bien omniprésente, que ce soit de manière implicite ou par allusion, chaque communicant illustre combien la mémoire et l'identité se nourrissent notamment d'histoire.

La question de la terminologie est essentielle et elle s'exprime de manière spécifique selon la langue comme nous le rappelle Ankersmit¹. Les rapports entre histoire et mémoire, entre mémoire et identité, entre identité et histoire sont des rapports nécessairement conflictuels. Inutile de rappeler ici les enjeux des discussions entre histoire et mémoire mais force est de constater que l'on pratique encore trop souvent l'amalgame entre deux notions qui obéissent pourtant chacune à des registres particuliers avec d'une part une démarche scientifique et critique, une méthode régie par des règles précises et qui étudie des faits et d'autre part une sélection spontanée, consciente ou inconsciente, d'événements dans une démarche liée à l'affect, à un besoin de repères qui s'articule autour du Moi. L'influence réciproque entre histoire et mémoire est indéniable tant il est vrai que la mémoire, nourrie d'histoire, est à son tour porteuse d'histoire, un aspect qui traverse tel un fil rouge plusieurs des communications.

L'identité n'est pas faite que d'histoire et de mémoire mais elles en sont constitutives au même titre que d'autres aspects : la famille, la/les langues, l'espace, les pratiques sociales, militantes, professionnelles. Ici, l'identité n'est considérée que dans ses rapports à l'histoire et à la mémoire. C'est donc sous un prisme limité, forcément réducteur du concept qu'elle est envisagée.

MODÈLES CONSENSUELS ET CONFLICTUELS

Les communications s'organisent autour de deux grands modèles, un modèle consensuel (du moins en apparence) et un modèle conflictuel (déjà exprimé ou latent).

Le modèle consensuel par excellence dans les cas présentés est le modèle australien. Il paraît presque trop beau pour être vrai. Joan Beaumont nous présente une convaincante histoire d'une Australie toute imprégnée de la légende d'Anzac. Ce modèle peut-il se fissurer? En d'autres termes, au-delà du changement de sens, de son adaptation, quelle place y a-t-il pour une autre mémoire de la guerre, celle du vécu des femmes et des enfants par exemple? Si le réveil tardif d'une mémoire de la Seconde Guerre mondiale – alors qu'en Europe occidentale, on assiste au réveil très tardif d'une mémoire de la Première Guerre – s'est fait à la fois dans le prolongement de la légende d'Anzac, elle s'est aussi faite par les « victimes », les prisonniers de guerre. Ce n'est donc plus l'héroïsation qui est valorisée mais bien une autre vision de la guerre, vue sous l'angle des victimes. Cette évolution n'est pas sans rappeler le discrédit récent du résistant au profit de la « victime » qu'elle soit juive mais aussi « victime » de la résistance. Autrement dit, le modèle d'Anzac peut-il encore s'élargir ou verra-t-on d'autres groupes ou d'autres aspects de la mémoire émerger à l'avant-plan? Comment se situent les historiens australiens par rapport à ces enjeux de mémoire?

Mais le modèle consensuel apparaît véritablement comme l'exception dans des sociétés plutôt traversées par un modèle conflictuel qui peut être de plusieurs types:

A / Il peut être transgénérationnel. C'est le cas de l'Allemagne où – je simplifie ici à dessein – chaque génération qui s'est succédé depuis la guerre a introduit une perception nouvelle du conflit. On peut s'interroger: ce qui est vrai pour la RFA l'est il également pour l'ex-RDA? La réunification a-t-elle introduit de nouvelles réflexions par rapport au passé ou le débat s'est il

essentiellement nourri de l'extérieur. Je songe ici aux controverses suscitées par l'ouvrage de Daniel Goldhagen. Comment peut-on pour chacune des périodes considérées définir les rapports difficiles entre histoire et mémoire? A-t-on à faire à une mémoire qui télescope l'histoire ou à des historiens – eux-mêmes porteurs de mémoire – à l'écoute d'une demande sociale.

Le modèle conflictuel apparaît également comme transgénérationnel mais pas uniquement dans le cas indien. Dans ce cas, l'usage du passé est présenté comme un véritable enjeu de pouvoir et de contre-pouvoir. Ce qui me semble intéressant, c'est la quasi absence du pouvoir colonial dans cette grille interprétative. On se situe clairement au-delà du seul registre de l'histoire pour entrer de plain-pied dans la dimension religieuse. La mémoire des textes sacrés y apparaît comme un monopole. Comment l'historien peut-il aujourd'hui influencer sur cette mémoire de l'interprétation? Cela correspond-il à une demande sociale? Cette (re)lecture des textes sacrés par l'historien avec sa rigueur, sa démarche critique signifie-t-elle une réécriture de l'histoire de l'Inde?

B/ Le modèle conflictuel peut également opposer deux groupes porteurs de mémoire particulière, d'une identité fragmentée, déchirée telle qu'elle apparaît dans le cas du pays basque ou de l'Argentine. Dans les deux cas, les auteurs nous tendent des perches – tout en étant conscients de leurs limites – pour s'en sortir. D'une part, le passé et sa (re)lecture et la notion de « droits historiques » sont invités à la rescousse; d'autre part, l'histoire orale, l'écoute est envisagée comme un moyen de désamorcer la crise. A l'évidence, les méthodes sont semées d'embûches.

Mémoire conflictuelle en devenir, telle émerge de la contribution de Moshe Zimmerman l'identité de la société israélienne, même lorsque l'analyse ne recouvre que sa composante juive. Le conflit ici ne repose pas tant sur des mémoires divergeantes mais bien sur un inévitable conflit entre histoire et mémoire. Nous y reviendrons.

RÉFLEXIONS POUR UN DÉBAT

Histoire, mémoire et identité, un trio infernal qui se compose, se décompose et se recompose en vertu d'un équilibre instable et de grilles de lecture jamais innocentes. Les conflits qui marquent les identités nationales sont le fruit de lecture plurielle des mémoires et de leurs rapports avec l'histoire. Le rôle respectif joué par l'histoire et la mémoire, dans une interaction cons-

tante, peut se présenter sous plusieurs cas de figure. J'en citerai trois avant de conclure sur la question de l'identité.

1/ L'usage de la mémoire au-delà de l'histoire

Les faits sont connus, leur interprétation est ou non l'objet de débat historiographique. L'important est ailleurs : il se situe au niveau de la perception, de la construction ou de la reconstruction des faits. Ce n'est pas l'événement comme tel qui importe mais le rapport que l'on va établir avec lui. Ce rapport est par définition mouvant, que ce soit dans le temps ou compte tenu des groupes porteurs de l'événement. Joan Beaumont décrit combien la sens de la commémoration a profondément changé. Il transcende désormais tous les conflits du XXe siècle auquel des Australiens ont été tués, le fil rouge étant désormais la mort et la guerre et plus uniquement la légende héroïque du destin tragique des soldats australiens engagés dans la Première Guerre. L'historien n'est-il là qu'en observateur de ce changement? A-t-il modifié l'écriture de l'événement au cours du siècle et en quoi les commémorations et leur glissement de sens ont-elles interféré dans cette écriture?

Les commémorations, comme le souligne Frank Ankersmit, apparaissent par excellence comme un prisme déformant de l'histoire. Chaque société prenant soin de nourrir la commémoration avec les enjeux du temps présent. Il s'agit, dans une phase de perte de sens, de s'inscrire dans une perspective de communion avec le passé. Il nous montre bien l'exemplarité du modèle de la religion (chrétienne en l'occurrence) où chaque année n'est jamais qu'une commémoration permanente. Cette prégnance du modèle religieux nous pousse d'ailleurs à poser la question: les commémorations historiques ont-elles pour vocation de remplacer celles initiées par la religion à l'heure où le sacré n'occupe plus une place première dans les sociétés occidentales ? Mais déjà note Ankersmit, émerge le danger de la banalisation. Ce serait intéressant de voir si cette mode commémorative, ce marketing de la nostalgie (nostalgia marketing) comme le qualifie Dora Schwarzstein s'est développé partout au même moment, c'est à dire grosso modo ces vingt dernières années, s'il est partout le reflet d'une crise de valeurs, d'une perte de sens ou si certaines sociétés, je songe à l'Inde notamment, sont différemment touchées par ce phénomène. De même, quelle est le rôle des historiens dans ces vagues commémoratives dans les différents cas étudiés? Ce rôle a-t-il récemment

évolué? On n'est plus loin s'en faut à l'ère de la confusion telle que pouvait la pratiquer un Michelet mais il est clair que les historiens continuent d'avoir un rapport ambigu avec les commémorations tant il est vrai qu'elles ont aussi pour eux autant d'opportunités éditoriales et médiatiques. En ce sens, les commémorations en tant que redécouvertes de l'événement peuvent-elles contribuer à un renouveau historiographique de l'étude de l'événement?

2/ L'usage de la mémoire comme incitant à l'histoire

Pour des raisons qui tiennent à la fois à l'existence d'histoire ou d'un groupe hégémonique, certains faits – réels ou imaginaires - n'émergent que par la mémoire ou la tradition orale. On se trouve dans le cas de figure bien connu des groupes – ethniques ou sociaux - privés d'histoire soit parce qu'il n'y avait pas accès soit parce que leur conscience de groupe n'existait pas et qu'une histoire spécifique n'était pas revendiquée. Dans le cas argentin, deux mémoires s'affrontent, porteuse d'un héritage on ne peut plus antagoniste et la question, tout à fait pertinente, que nous pose Dora Schwarzstein est de savoir comment Histoire et Mémoire peuvent cohabiter et contribuer à ne pas laisser s'installer l'oubli non pas au sens où l'oubli ne pourrait être mais dans la volonté orchestrée par certains de déconstruire par l'effacement les traces d'un passé douloureux. Dans le basque aussi, deux mémoires s'affrontent entre ceux qui veulent aller approfondir l'autonomie et ceux qui souhaitent le maintien du statu quo avec, me semble-t-il, en toile de fond un élément supplémentaire à intégrer au débat : la violence. L'approche croisée des cas allemand, espagnol et argentin nous montre deux sociétés en proie à un douloureux passé avec, de par et d'autre, un impérieux besoin d'histoire sous peine d'un traumatisme social plus profond encore. Ils montrent également qu'aucune identité commune ne peut se construire sur les ruines d'un passé à l'héritage fragmenté.

3/ L'histoire comme trouble-fête de la mémoire et vice-versa

L'apport des nouveaux historiens israéliens et les difficultés qu'ils rencontrent est révélateur de l'inévitable conflit dans une société où la double mémoire, celle de la Shoah et de la création de l'Etat d'Israël avec ses doubles lectures de victimisation et d'héroïsme, ont marqué d'un tel sceau l'identité.

Plus qu'ailleurs, la mémoire est omniprésente et entretenue mais la vision qu'elle propose se heurte à l'interrogation historique. Comment l'historien – et tout particulièrement dans un pays où l'histoire joue clairement un rôle en matière de légitimité politique – peut-il dans un tel contexte peser sur la mémoire? Comment ce conflit est-il vécu par la communauté des historiens? est-ce un conflit des anciens et des modernes, un conflit lié à certaines suprématies institutionnelles et/ou éditoriales? Ces questions ont-elles une pertinence pour les populations non juives vivant en Israël?

La réflexion peut également être transportée au cas indien où le poids de la tradition semble omniprésent. Il y aurait d'ailleurs un parallèle à faire avec une certaine forme de mémoire juive. Il s'agit dans le cas présent essentiellement de textes sacrés interprétés par les détenteurs du pouvoir en place pour consacrer leur légitimité. A la lecture de la communication, on a en effet l'impression que les analyses et interprétations ont toujours été monopolisées à la fois par les dignitaires religieux et les leaders politiques. On est loin d'une démarche historique critique. Dans le contexte décrit, un décryptage scientifique tel qu'il est envisagé dans la contribution doit inmanquablement heurter une certaine mémoire. Qu'en est-il et comment se situe l'historiographie indienne par rapport à cette approche sacrée?

4/ La question de l'identité

A l'instar de la mémoire, la notion d'identité emprunte à la fois au registre de l'individuel et du collectif, elle se construit, se déconstruit, se reconstruit en permanence à l'évidence sous l'influence d'éléments qui ressortent plus de l'irrationnel que du rationnel. Les éléments traditionnels constitutifs d'une identité nationale et régionale que sont le passé commun, la langue, la religion, le territoire apparaissent-ils encore nécessaires pour cimenter l'unité? On pourrait d'ailleurs aussi développer le débat en s'attelant aux spécificités nationales et régionales comme le suggère Joseba Aguirreazkuenaga. A-t-on recours aux mêmes critères? Comment l'identité régionale peut-elle trouver une place par rapport à l'identité nationale, une problématique qui joue également un rôle important dans de nombreux pays. Dans les exemples traités, la guerre apparaît tout à la fois comme destructrice et constructrice d'identité. Cela me semble un élément capital: des sociétés doivent renaître des fractures mais cette renaissance n'est à la fois possible que moyennant

L'oubli, la construction d'une mémoire et la possibilité d'une écriture de l'histoire permettant l'historisation du passé tout en intégrant l'enjeu de la mémoire. Dans la quête universelle de l'identité et de ses dimensions nationales spécifique, Maria Helena Capelaton nous présente une approche comparée entre les cas brésilien et argentin en introduisant un concept essentiel: celui de la modernité et des rapports difficiles entre tradition et modernité dans la construction des identités nationales, une réflexion qui ouvre également des pistes intéressantes qui dépassent largement les deux pays évoqués et qui peut nourrir la discussion. Quelle est la place de l'historien dans cette perspective? Faut-il se confiner dans un pessimisme de confort en se disant que quelle que soit la pertinence de la recherche, l'identité, empruntant à la mémoire, fera le tri et se contentera des éléments qu'elle juge pertinents? Faut-il plutôt considérer l'historien en tant qu'acteur social, participant de cette identité et des questions qu'elle génère tout en sachant combien cette prise directe est elle aussi susceptible de se transformer en piège pour l'historien où rien de compte plus que la médiatisation et son pouvoir? La question est ouverte.

NOTAS:

¹ Ce type d'analyse n'est jamais à l'abri du piège linguistique. Ankersmit signale : « In this context it is of interest to note that French only knows the word 'commémoration' and has no equivalent of the word 'remembrance' (p.1). Or s'il est peu usité, 'remémoration' n'en existe pas moins. Signalé comme 'rare' par *Le nouveau petit Robert* (éd. 1993, p. 1991), on le retrouve à la fois sous la plume de Pierre Nora : « Déplacement décisif que ce transfert de la mémoire : de l'historique au psychologique, du social à l'individuel, du transmissif au subjectif, de la répétition à la *remémoration* » (Nora, P., « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux » in *Les lieux de mémoire* sous la direction de Pierre Nora, Paris, Gallimard, Quarto, 1997, p. 33 et de François Dosse : « La mémoire collective ne se situe pourtant pas exclusivement sur l'axe de la remémoration » (Dosse, F., *L'Histoire*, Paris, A. Colin, 2000, p. 192). De même, la notion de « souvenir » n'est pas non plus utilisée par l'auteur dans sa terminologie française alors qu'il l'évoque pour le cas allemand (Erinnerung/Andenken/Gedächtnis).

RESUMO: História, memória e identidade – um trio infernal que se compõe, decompõe e recompõe em virtude de um equilíbrio instável e de referências de leitura nunca inocentes. Os conflitos que marcam as identidades nacionais são o fruto de uma leitura plural das memórias e de suas relações com a história. O papel da história e da memória é variável.

PALAVRAS-CHAVES: História, memória, identidade, historiografia, referência cultural.